

IRADJ PEZECHKZAD

Mon oncle
Napoléon

roman traduit du persan (Iran)
par Sorour Kasmaï

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

I

Je suis tombé amoureux par une chaude journée d'été, précisément un 13 août, vers trois heures moins le quart de l'après-midi. Les souffrances de l'amour et de la séparation m'ont souvent fait penser que les choses auraient pu être différentes si ça avait été un 12 ou un 14 août.

Ce jour-là, comme tous les autres jours, on nous avait forcés, ma sœur et moi, à coups de menaces assorties de quelques promesses alléchantes pour le début de la soirée, à descendre au sous-sol pour la sieste. En pleine canicule à Téhéran, la sieste était obligatoire pour tous les enfants. Mais cet après-midi-là, comme tous les autres après-midi, nous attendions qu'Agha Djan s'assoupisse pour nous sauver et aller jouer dans le jardin. Lorsque le ronflement de celui-ci se fit entendre, je sortis ma tête de sous le drap pour jeter un coup d'œil à l'horloge. Il était deux heures et demie. Ma pauvre sœur s'était endormie entre-temps. Alors, je n'eus d'autre solution que de la laisser et sortir seul, à pas de loup, du sous-sol.

Leyli, la fille de mon oncle, et son petit frère nous attendaient au jardin depuis une demi-heure. Il n'existait aucune séparation entre nos deux maisons, construites dans un immense jardin. Comme chaque jour, nous nous mîmes à bavarder et à jouer discrètement à l'ombre du grand noyer. Soudain mon regard croisa celui de Leyli : une paire de grands yeux noirs m'observait. Je ne réussis pas à détacher mon regard du sien. Je ne sais pas depuis combien de temps nous nous regardions les yeux dans les yeux lorsque brusquement apparut ma mère, brandissant son martinet au-dessus de nos têtes.

Leyli et son frère s'enfuirent chez eux et ma mère, menaçante, me fit redescendre au sous-sol et dans le lit. Avant que ma tête

ne disparaisse entièrement sous le drap, mon regard s'arrêta sur l'horloge. Il était trois heures moins dix de l'après-midi.

Avant de se glisser à son tour dans son lit, ma mère dit :

— Heureusement que ton oncle ne s'est pas réveillé, sinon il vous aurait mis en miettes tous les trois.

Elle avait raison. Mon oncle maternel était très strict quant aux ordres qu'il proférait. Il avait interdit aux enfants de faire le moindre bruit avant cinq heures de l'après-midi. Dans l'enceinte de la propriété, à part nous autres enfants qui connaissions le prix à payer si nous dérangions la sieste de mon oncle, pigeons et corbeaux évitaient également de s'aventurer dans les parages, car il les avait plusieurs fois massacrés à coups de fusil de chasse. Avant cinq heures de l'après-midi, colporteurs et marchands ambulants contournaient eux aussi notre rue, baptisée du nom de mon oncle, car il avait déjà flanqué de bonnes raclées aux muletiers et autres vendeurs de melons et d'oignons.

Mais, ce jour-là, mon esprit était fort occupé et le nom de mon oncle ne m'évoqua pas ses colères et ses grabuges. Incapable de me défaire ne serait-ce qu'une seconde du regard envoûtant de Leyli, je me tournais et me retournais, me forçant en vain à penser à autre chose, avec pour seul résultat ses yeux noirs, plus réels encore que s'ils avaient été véritablement devant moi.

Le soir, sous la moustiquaire, les yeux de Leyli m'apparurent de nouveau. Dans la soirée, je ne l'avais pas revue, mais son regard tendre était bien présent. Je ne sais combien de temps s'écoula, mais soudain une idée saugrenue me traversa l'esprit :

— Grand Dieu, pourvu que je ne sois pas tombé amoureux de Leyli !

J'essayai de me moquer de cette idée, sans y parvenir. Parfois on n'arrive pas à se moquer d'une idée stupide, mais cela ne signifie pas pour autant que l'idée en question ne le soit pas. Peut-on tomber amoureux de manière si inattendue ?

Je tentai de faire l'inventaire de toutes les informations dont je disposais au sujet de l'amour. Celles-ci, hélas, n'étaient pas très vastes. Bien qu'âgé de treize ans, je n'avais jamais vu un amoureux de ma vie. Les histoires d'amour ou les livres sur les amoureux n'étaient pas non plus très fréquents à l'époque. Par ailleurs, on ne nous autorisait pas à tout lire. Parents et proches, surtout mon oncle, dont la personnalité et les idées

imprégnèrent toute la famille, interdisaient à nous autres enfants de sortir non accompagnés, ou même de fréquenter les gamins de la rue. Par ailleurs, la radio nationale nouvellement inaugurée et ses deux ou trois heures de programmes quotidiens n'offraient pas non plus matière à éclairer les esprits.

En récapitulant mes connaissances sur l'amour, je croisai en premier lieu le couple Leyli et Majnoun, dont j'avais entendu l'histoire de nombreuses fois. Cependant, j'eus beau fouiller dans mes souvenirs, je ne trouvai rien sur la manière dont Majnoun était tombé amoureux de Leyli. On disait simplement : Majnoun s'éprit de Leyli !

Je n'aurais peut-être pas dû impliquer Leyli et Majnoun dans ma recherche, car l'homonymie de ma cousine avec Leyli m'influença sans doute inconsciemment dans les conséquences que j'en tirai ultérieurement. Mais je n'avais pas le choix, car c'était le couple d'amoureux que je connaissais le mieux. Sinon il y avait aussi Shirine et Farhâd, mais je ne savais pas grand-chose des circonstances de leur première rencontre. J'avais également lu une histoire d'amour parue en feuilleton dans un journal, mais, là encore, j'avais manqué les premiers épisodes, qu'un camarade de classe avait tenté de me résumer. Par conséquent, j'ignorais le début.

Les douze coups de l'horloge du sous-sol retentirent. Grand Dieu, il était minuit et je ne m'étais toujours pas endormi ! Cette horloge était là depuis toujours, mais c'était bien la première fois que je l'entendais sonner minuit. Cette insomnie ne confirmait-elle pas mon état amoureux ? Dans l'ombre de la cour, j'étais épouvanté par la silhouette des arbres et des massifs de fleurs qui, derrière la toile de la moustiquaire, m'apparaissaient comme d'étranges esprits égarés. Car, avant même de décider si j'étais bien amoureux, le destin qu'avaient subi les couples dont je venais de faire l'inventaire m'avait effrayé. Ils avaient presque tous été frappés par un triste sort, avec pour seul dénouement : la mort ! Leyli et Majnoun : la mort ! Shirine et Farhâd : la mort ! Roméo et Juliette : la mort ! Paul et Virginie : la mort ! Le feuilleton du journal : la mort !

Grands dieux ! Et si j'étais tombé amoureux, et si j'allais mourir à mon tour ? Surtout qu'à l'époque le taux de mortalité chez les adolescents prépubères était élevé. J'entendais parfois, dans des réunions de famille, les femmes faire le décompte de leurs enfants : ceux qu'elles avaient mis au monde

et ceux qui avaient survécu. Soudain une lueur d'espoir éclaira mon esprit : l'illustre Amir Arsalân, dont on avait si souvent lu et entendu l'histoire, le seul à avoir été heureux en amour !

L'histoire d'Amir Arsalân et son heureux dénouement réussirent non seulement à atténuer ma crainte au sujet du destin fatidique des amoureux, mais contribuèrent également à répondre à ma question essentielle et à faire pencher la balance de mon raisonnement : j'étais bel et bien amoureux. Comment Amir Arsalân était-il tombé amoureux ? Il avait vu le portrait de la belle Farokh Lagha et en une fraction de seconde s'était épris d'elle. Par conséquent, il était possible aussi que j'aie eu le coup de foudre.

J'essayais de m'endormir. Je serrais mes paupières afin de retrouver le sommeil et d'échapper au dédale de mes pensées. Fort heureusement, lorsqu'on est encore enfant, même si on est amoureux, le sommeil finit toujours par l'emporter sur l'insomnie, réservant les affres des nuits blanches aux adultes amoureux.

Le lendemain matin, je n'eus pas le temps de réfléchir, car j'avais dormi trop longtemps. Soudain la voix de ma mère me réveilla :

— Lève-toi ! Lève-toi ! Ton oncle veut te voir.

Mon corps entier frissonna comme si on l'avait branché à une prise électrique. J'étais sans voix. Je voulus demander lequel des oncles, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

— Lève-toi ! Monsieur a demandé que tu y ailles !

J'étais incapable de réfléchir. Persuadé, en dépit de toute logique, y compris la mienne propre, que mon oncle avait découvert mon secret, je tremblais d'effroi. La première chose qui me vint à l'esprit, pour retarder l'insupportable échéance, fut de dire que je n'avais pas encore pris mon petit-déjeuner.

— Dépêche-toi de manger et d'y aller !

— Vous ne savez pas à quel sujet mon oncle voudrait me voir ?

La réponse de ma mère me rasséra légèrement :

— Il a convoqué tous les enfants !

Je poussai un ouf de soulagement. J'avais l'habitude des séances de remontrances de mon oncle. Il réunissait périodiquement tous les enfants de la famille pour nous faire la morale et, à la fin de son sermon, nous offrait à chacun une friandise. Je commençai à retrouver mes esprits, me disant que, en aucune façon, mon oncle ne pouvait avoir découvert mon secret.